

L'Humanité

Little Senegal . Dans son nouveau film, le réalisateur Rachid Bouchareb suit, aux Amériques, la quête d'un sage au sourire d'enfant venu d'Afrique.

Les racines et la vie

Le cinéaste construit un film tout en nuances suivant pas à pas son personnage principal aux Etats-Unis, et ses désillusions...Critique.

Le film s'ouvre et se ferme sur l'océan Atlantique vu par l'étroite embrasure de la " porte du voyage sans retour ", celle du fort de l'île de Gorée, à Saint-Louis du Sénégal, par où passèrent, les siècles derniers, des centaines de milliers d'Africains destinés à être vendus comme esclaves aux Amériques. Entre ces deux images, un homme a changé. Il a mûri. L'homme est le gardien de ce musée de l'horrible mémoire d'un génocide, il montre aux touristes, des Noirs d'Amérique à la recherche des traces de leurs ancêtres, les chaînes, les boulets qu'on rivait aux chevilles des captifs. Touché par le désarroi d'une " Africaine-Américaine " qui pleure à l'évocation de cet enfer, il décide de partir à la recherche de ses " cousins ", issus de la même lignée que lui, dont les aïeux ont été déportés au début du dix-neuvième siècle, alors que les siens échappaient à la rafla.

Ainsi commence une longue quête qui le mènera des anciennes plantations de Caroline du Sud à " Little Senegal ", ghetto d'Africains francophones dans le ghetto noir de New York. Ainsi un vieux sage au sourire d'enfant patient découvre-t-il une autre Amérique et d'autres cousins que ceux qui avaient nourri ses rêves d'une humanité chaleureuse et fraternelle. Et ainsi le film - c'est là sa grande force - avance-t-il au pas mesuré de cet " extra-américain " (comme on dirait extra-terrestre) qui voudrait comprendre où il est tombé. Etrange voyage d'initiation, où l'on découvre très vite que pour des Noirs américains que le voyageur avait crus fiers de leurs ancêtres, un Sénégalais fraîchement débarqué à New York pour y travailler n'est qu'un macaque droit sorti de la jungle. Où est-elle, pourtant, la jungle, interroge le film dans sa construction même, sinon dans cette ville sans grâce aux murs rongés de lèpre, où les insultes sortent plus vite qu'un mot de remerciement et où la mort frappe sans avertir ?

Soit tout ce que n'est pas, et ne sera jamais, ce visiteur africain venu d'un autre monde et d'un autre temps, le monde et le temps du respect. Admirable Sotigui Kouyaté dans ce rôle, griot d'une antique culture, hier comédien aussi à l'aise avec Peter Brook qu'avec Cheik Omar Sissoko et dans ce film passeur de savoir à la fragile élégance. Il suffit en effet de le voir, au début de sa quête, s'adresser à l'indifférente Américaine blanche héritière de la plantation où il cherche trace des esclaves qui y moururent, pour qu'il soit éclatant que le savoir-vivre est de son côté. Du côté de cet homme seul et sans bagage, au pied d'un escalier de maison de maître d'où une

Blanche se croit autorisée à le regarder de haut. Au nom sans doute de tous ceux qui la précédèrent sur ces marches, d'où ils jugeaient la valeur de leur troupeau d'esclaves. Autant dire aussi que cette seule séquence dit assez avec qui est alors le réalisateur, Rachid Bouchareb. L'autre mérite, pourtant, du cinéaste est que, pas plus que son principal personnage, il ne juge ni ne condamne. Le film est lui aussi bâti, à l'image du parcours du vieil homme, comme une quête. Et, si l'on part d'une certitude, celle que les Noirs d'Amérique ont souci de leurs racines africaines, à l'image de la visiteuse de Gorée vue au début, c'est très vite qu'on découvre au fil de cette remontée dans le passé de l'Amérique une réalité infiniment plus complexe. Ces Noirs sont, eux aussi, dans leur majorité, Américains d'abord. " L'Afrique, dit une jeune femme au Maghrébin qui attend une autorisation de séjour et donc de travail, j'en ai rien à foutre, tandis que toi, tu as besoin de l'Amérique. " Et Ida, femme durcie à la peine qui en veut au monde entier, du balayeur de rue trop lent à son gré à ceux qui ne pensent qu'à lui voler quatre sous dans son kiosque à journaux, précisera plus loin : " L'important, ici, ce n'est pas le noir ou le blanc ; c'est le vert, la couleur du dollar... "

Parler ainsi de Little Senegal pourrait laisser croire à un certain schématisme : une fois de plus le procès de l'Amérique au nom d'une certaine sagesse ancestrale qu'incarnerait le vieux sage africain. Or il n'en est rien, et justement parce que le film, si l'on peut l'écrire ainsi, n'hésite jamais à se remettre en cause, dans une approche dialectique de la réalité. Les Noirs américains sont ailleurs que là où les croyait le vieil homme, et il n'y pourra rien. Pour aussi pathétique que soit la scène au cours de laquelle les infirmières de l'hôpital où une adolescente vient d'accoucher d'un bébé qu'elle veut abandonner disent qu'elle seule, cette mère, peut décider, selon les lois de liberté de ce pays, de ce qu'elle a à faire, et où lui l'adjure de garder cet enfant qui n'est pas qu'à elle, mais à toute sa lignée, il n'y a pas de " leçon " à en tirer, pour une morale contre une autre. Certes, la jeune femme entendra tout ce qu'il lui dit, mais il quittera l'Amérique, ce pays plus fort que toute tradition, en train d'inventer les siennes. Bonnes ou mauvaises : il sait seulement, au bout de sa quête, que ce n'est pas à lui de le décider. Comme le sait le film, qui l'a suivi pas à pas.

Emile Breton